

CARNET
DE VOYAGE
D'AREZKI
METREF

SI TU VAS À SAN FRANCISCO...

2/ Hadouche au pays des hippies

Quand on ambitionne de raconter un voyage, à quel moment faut-il commencer ? Il y a bien un début, le point d'où ça part, le kilomètre zéro... Eternelle question... Même quand on se croit rompu à l'exercice, pas évident de trancher. Techniquement parlant, un périple se prépare de longue main et cette préparation fait partie du voyage lui-même. C'en est une des étapes, voilà tout !

Traquer les places d'avion abordables – ah ! l'arnaque des comparateurs de prix, et le temps que ça te bouffe ! –, solliciter les visas et les autorisations nécessaires, procéder aux réservations diverses, prendre les contacts, dresser le plan de la virée, on anticipe forcément. Mentalement, dès qu'on commence à se bouger, on est dans le trip. Mais il démarre au départ ou à l'arrivée ? Ça part forcément d'un aéroport. Roissy, Paris.

Nous sommes samedi 29 août. Le vol d'United Airlines pour San Francisco est prévu à 10 heures et des poussières. Je me pointe 3 heures avant. Jamais assez prudent. Ne pas prendre de risques. Rien. Je sais.

Tout le monde sait comment ça se passe dans un aéroport. Pourquoi le répéter ? C'est ça, le truc !

Les copains qui avaient de l'expérience me l'avaient rudement conseillé. Mieux vaut glander sur place, tu sais ! Tu passes les formalités et puis tu vas comater sur un fauteuil coque dans la salle d'embarquement. Ou tu lis... Ou tu écoutes de la musique. Avec tous les contrôles de sécurité, ça traîne un peu... Trois heures avant, déjà du monde à l'enregistrement. Comme quoi, je ne suis pas le seul futé de la terre... Je suis tendu. Tout ce qu'on raconte sur les voyages aux Etats-Unis.

Fais gaffe à ce que tu emportes, fais gaffe à ce que tu dis... Fais gaffe ! Je vais où, là ? Ce ne sont pas les portes de l'enfer, tout de même... La Californie, c'est plutôt un paradis... Le nombril du monde...

Le cliché : je fais la chaîne tenaillé par l'appréhension d'un écolier pour sa première rentrée scolaire. Il va au-devant d'un monde inconnu et, ce faisant, effrayant.

Mon tour arrive... Be cool, man ! me dis-je pour me mettre dans le bain.

Passeport, billet and soon... Je tends tout cela au type de la compagnie qui est derrière le comptoir. Je le regarde d'un œil torve consulter son écran. J'ai peur qu'il me dise qu'il y a un problème, un empêchement, que je ne suis pas sur la liste, un truc du genre, quoi... J'ai peur que tout soit foutu en l'air...

Sur sa chemise blanche, des écussons et un avion en métal doré. De type caucasien, il doit avoir la soixantaine. Il lève la tête et demande si c'est la première fois que je vais aux Etats-Unis... Je ne savais pas que l'interrogatoire commençait à l'enregistrement...

Mais non, beta, et il est jovial, il a juste envie de causer... Ouf, je me détends... Il redevient sérieux... Vous allez où, aux Etats-Unis ?...

- A San Francisco, je réponds...
- Il faut une adresse précise, celle d'un hôtel par exemple.

- Non, je vais chez quelqu'un.
- Qui et où ?

Pour ça aussi, les anciens m'avaient prévenu. J'ai noté les coordonnées sur un carnet qui me fait la funeste farce de se rendre introuvable au moment crucial... Dine !

Je donne le prénom forcément algérien, le nom de la personne de ma famille et la ville, Mantecca...

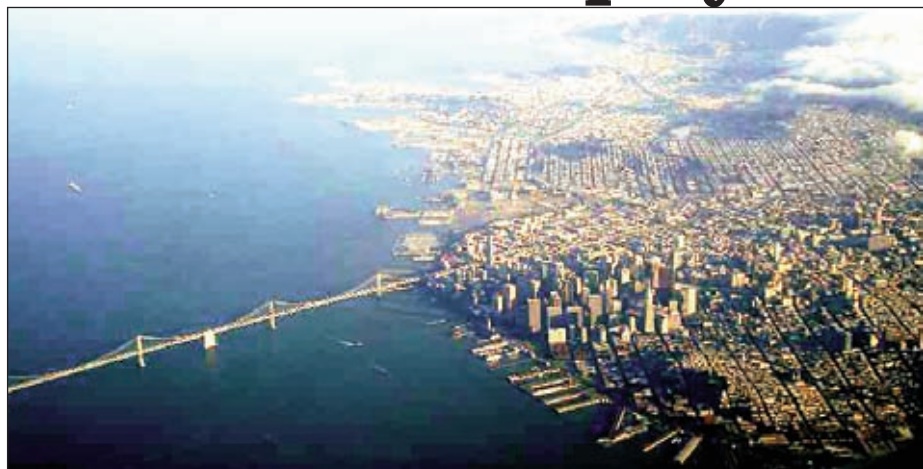
Le type du comptoir me dit alors avec l'accent algérois :

- C'est une visite à la frangine ?
- C'est tout comme, répondis-je.

Rien n'aurait laissé supposer qu'il venait d'Algérie... Il aurait pu se taire. Non, il y a des types sympas et fiers d'être Algériens. Il en est un.

Je finis pas mettre la main sur le carnet. Je donne l'adresse et le numéro de téléphone qu'il inscrit sur son ordinateur... Dès la réservation, United Airlines vous prévient que la compagnie est susceptible de céder, si les autorités le demandent, les informations que les passagers lui fournissent...

Le premier obstacle est passé sans trop de dégâts... Puis vient le tour du contrôle de la PAF (police aux frontières). Tout est en règle !



San Francisco vue du ciel.

Ensuite, l'interminable contrôle de sécurité... Là, ça ne plaisante pas ! me dis-je.

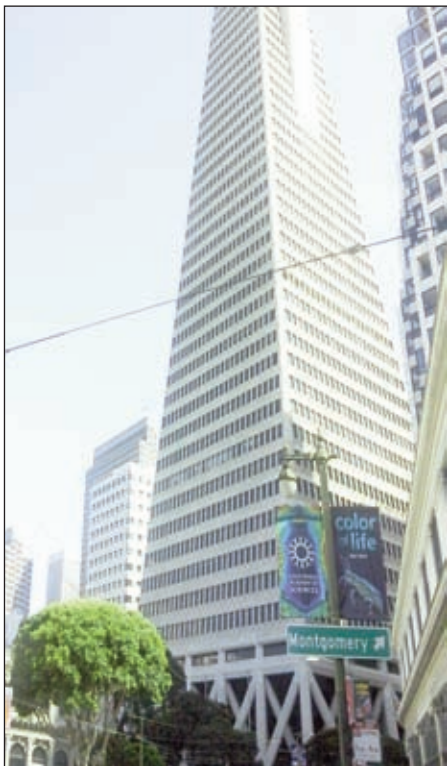
Posez l'ordinateur dans un bac. Le téléphone aussi. Enlevez votre ceinture, les chaussures. Et la montre ? Non, pas la peine.

Puis tu passes dans une espèce de bulle où tu es scanné jusqu'à la racine des cheveux... Ça ne prend pas plus de temps que ça. Moi qui pensais qu'un voyage vers les Etats-Unis avec tout ce qui s'est passé ces dernières années... Ce n'est pas plus pointilleux que quand tu fais Alger-Constantine par avion...

Il est vrai que le passeport biométrique fait une bonne partie du boulot et que l'appareillage électronique (scanner, etc.) parachève le contrôle... Un quart d'heure plus tard, me voilà dans la salle d'embarquement pour San Francisco. Tout compte fait, j'ai encore du temps à tirer. Je n'imaginais pas que les choses allaient se passer aussi vite. Et puis là, après la course, une pause pour faire le point.

Récupérer toute la paperasse, ranger les choses à leur place, évaluer tout ce qu'on a dû sortir depuis l'arrivée à l'aéroport. C'est connu, dans ces moments de gestes rendus chaotiques par la pression, on peut perdre sa paperasse. Un bien triste exemple m'a été raconté par un ami qui, se rendant à Dublin avec un collègue, a inexplicablement égaré son passeport entre le guichet d'embarquement et le contrôle de police. Il ne put partir évidemment. C'est une hygiène de vieux voyageur que de se créer des étapes et de les consacrer à vérifier ses papiers. Ça ressemble un peu à de la manie obsessionnelle certes, mais c'est comme ça.

Je vérifie aussi la littérature de voyage que j'emporte. Un guide du routard pour la Californie et un autre pour San Francisco, deux bouquins élimés à force d'être consultés par les usagers de cette médiathèque d'un douar de l'Essonne où je me trouvais à l'emprunter. Le premier de la série *Nouvelles chroniques de San Francisco* d'Armistead Maupin (10/18) et un fabuleux petit bouquin qui ne paye pas de mine mais qui est un véritable trésor réunissant



les pépites d'écrivains de tous les temps sur laville : *Le goût de San Fransisco* (Mercure de France).

Malgré le brouhaha troué par les annonces parasitées par l'effet Larsen des haut-parleurs, je parviens à m'assoupir sur mon siège. A un certain moment, du fond de ma torpeur, je perçois les mille et un bruits de l'embarquement. Je me lève et je regagne la file.

Le vol 991 est à l'heure. Le Boeing 767 est bondé. Qu'en dire, sinon 11 heures 55 de vol, 8 968,9 kilomètres parcourus et 5 films à la suite



Le golden Gate bridge contourné.

qui ne me laisseront aucun souvenir. Un peu de sommeil pour compenser à l'avance le jetlag. Dans ma léthargie, je crois discerner l'annonce de l'atterrissage. Nous débarquons à 13h, heure de San Francisco.

Dans la file d'attente des contrôles, un jeune couple en voyage de noces, en transit vers Hawaï, m'interroge sur le cours du dollar à Paris. Je n'en sais fichtrement rien !

A cause de l'effet 11 Septembre, et des mesures de sécurité dont la rigueur n'a cessé de croître depuis, je m'attendais à un contrôle aux frontières drastique. Quand on est algérien, toutes les frontières sont difficiles à franchir, à commencer par les nôtres. On est donc rôdé à être objet de suspicion. Le pire contrôle que j'ai connu, en la matière, remonte à l'année 1976, à Varsovie, capitale de la Pologne. Sitôt descendus de l'avion, nous étions encadrés par des policiers. Puis nous passions individuellement par un SAS pour le contrôle des passeports.

Là, nulle échappatoire sous le regard de Big Brother, en l'occurrence un garde dissimulé derrière le verre teinté d'une lucarne. Le décor carcéral générerait une dramaturgie kafkaïenne. Il faut dire que nous venions de Paris et que nous étions en pleine guerre froide.

Ayant lu quelques témoignages, j'imaginais quelque chose de semblable à San Francisco. Eh bien non ! Le contrôle est moins sévère que je ne le craignais. Il est même, à certains égards, plutôt bon enfant. Je remarque dans la file des jeunes Maghrébins, Africains, Pakistais, des jeunes filles portant le foulard. Les visages sont tendus mais dans l'ensemble tout se passe plutôt bien.

L'unique fois de ma vie où j'ai foulé le sol américain, ce fut en 1978, lors d'une escale à Houston (Texas) d'un vol pour La Havane. Deux faits m'ont marqué. D'abord la dureté des contrôles semblables d'un certain point de vue

à ceux de Varsovie. Là encore, la Guerre froide, sans doute. Ensuite, le gabarit des policiers aux frontières. Des géants blonds, blancs et baraqués comme des joueurs de foot américain.

A San Francisco, je m'attendais à trouver les mêmes types. A la place, des Chinois, des Pakistais, des Hindous, des Hawaïens, des Noirs – très peu –, etc. Aucun Robocop, donc !

J'en ferai plus tard la remarque à mon cousin installé à Mantecca après avoir vécu quelque temps à New-York. Il me dira que le Service de l'immigration, nom local de la PAF, reflète la composition sociologique de la ville ou de l'Etat. Je lui demandai aussi comment c'était à New-York de ce point de vue.

- C'est la même chose qu'ici, me dit-il. Mais à Atlanta (Géorgie), tu trouveras sûrement une dominante de Blacks, et à Houston (Texas), des Blancs. Sur Facebook, car c'est par ce réseau social que nous communiquions tous les deux, je lui avais précisé que j'arrivais au Terminal 1 du SFO (San Francisco International).

Je m'achemine donc vers la sortie. Point de cousin. Je patiente 10 mn avant de commencer à m'inquiéter. Je réalise que je n'ai pas son numéro de téléphone, lequel figure bien sur Facebook mais je ne suis pas connecté. Je me souviens qu'en pareilles circonstances, il faut vérifier si les données mobiles de mon appareil fonctionnent aux Etats-Unis. Eureka ! Ça marche ! J'aventure ce message : «Suis arrivé. Terminal 1 San Francisco aéroport.»

En quelques secondes, la réponse s'affiche : «Circulation démente. Jamais vu ça à San Francisco. Accident entrée Golden Gate.» Second message : «Attends-moi dehors.»

Je patiente sur la bande dépose-minute. Les voitures arrivent au compte-gouttes. A l'affût de mon cousin, je scrute les visages et je m'aperçois que 7 conducteurs sur 10 sont de type asiatique. A n'en pas douter, San Francisco est bien la première colonie chinoise des Etats-Unis.

Ici, on dégage plus vite les téléphones que les revolvers dans les westerns. Les appels se déclinent dans toutes les langues. Debout, adossé à un pilier, un mec crie en kabyle dans son téléphone qu'il faut prévenir Hadouche qu'il vient de débarquer. Qui est cet homme ? Et surtout qui est Hadouche ? Une situation comme je les aime.

A partir de bribes d'informations cueillies au vol, on peut bricoler une histoire. Je me dis que ça fait bien longtemps que je ne m'étonne plus d'entendre de toutes parts parler le kabyle ou l'arabe algérien.

Le paradoxe veut que plus les difficultés administratives, financières augmentent pour nous Algériens, plus nous voyageons.

Où que tu ailles, un Algérien te précède. Un ami qui a eu le privilège et le courage de beaucoup voyager, un jour que nous abordions ce sujet, me raconta cette blague. Il s'agit de cet événement unique dans l'histoire, le premier voyage sur la lune.

Tandis qu'Armstrong faisait ce petit pas, pour lui, mais un grand pour l'humanité, le poids de son barda d'astronaute le fit trébucher. Il s'ébala. Et dans ce désert qu'apparemment aucun humain n'avait foulé, il entendit : «Yasattar !» Un petit malin d'Algérie l'avait devancé.

A. M.

Demain : 3/ Makache the hope.